

Retrouver le réel par les détours d'un imaginaire transformateur, inventer de nouvelles métaphores pour évoquer la mort prévue de l'homme ou du moins sa vulnérabilité mentale et corporelle, tel est le propos général de l'univers figuratif de GIAI-MINIET. Sur les surfaces peintes de couleurs claires, la narration tourne le plus souvent court dans la mesure où les figurants, choisis pour porter une mise en scène qui ne craint pas à l'occasion le pathétique pourvu qu'un humour insolent en accompagne les effets, y paraissent figés dans un temps sans épaisseur. Ficelés dans des vêtements qui doivent plus au bandage herniaire, à la tenue de combat pour kamikaze de l'ère nucléaire qu'à l'esthétique bodygraph contemporaine, ils acceptent à l'égal d'une chenille prisonnière de sa chrysalide une survie léthargique dans la preuve vivante du débarras indifférent de leurs corps.

La sophistication extrême des diverses prothèses : masque à gaz, cape matelassée, lunettes de soudeurs, turban hydrophile pour trépané, nous cache bien souvent les limites physiques des corps. De sorte que définitivement asexuées, privées de leur identité singulière, voués à l'anonymat des ombres, les êtres que quelques symptômes nous encouragent encore à qualifier d'« humains », paraissent porter une armure d'écorché pour dissimuler à la vue les mollesse blêmes d'une chair ayant rompu son pacte avec le squelette. Qui saura si quelques humeurs acides, quelques lymphes avariées ne viennent à circuler dans les tuyaux souples que très judicieusement les vêtements supportent ?

Apparemment écrasé par des contraintes qu'il ne comprend pas, l'individu masqué que GIAI-MINIET voue au règne de l'imposture accomplit en parfait esclave des superstructures tyranniques des rites dont il ignore la finalité. C'est ainsi que, tour à tour gardien d'une construction à laquelle le terme de vestige archéologique conviendrait si quelques indices (grille d'aération, voyant lumineux, bâche protectrice) ne venaient en égarer le sens, observateur indifférent d'une momie fœtale perdue dans les profondeurs d'un incubateur-cercueil ou encore archiviste oublieux d'un inventaire minéralogique où la mémoire du monde, sans but cohérent, va rejoindre une fossilisation glacée, il n'est que la pièce robotisée d'un échiquier du pouvoir dont le dieu manipulateur, démuné d'une métaphysique de la « vérité en soi », argumente ses stratégies à partir d'organigrammes policiers.

Ce ne sont pas seulement nos catégories de pensée qui peuvent être intriguées, voire troublées, par les images de GIAI-MINIET, mais également nos habitudes de perception. La disposition d'un paysage sur un socle afin d'en souligner la fausse vérité de simulacre, le renforcement de la platitude des fonds au détriment de l'illusionnisme de la profondeur, l'absence d'ombre portée refusant à la lumière son point de référence concret, le dispositif frontal associant curieusement figures et paysages en des plans étroitement contigus, soulignent à quel point les parcours perceptifs ne sont pas ceux d'une pensée accordée à l'espace et au temps de l'expérience vécue.

Chez GIAI-MINIET, les paysages sont la métaphore d'une fiction qui ne livre pas ses énigmes. Ce sont des régions intérieures, privées de réalité autre que mentale et que l'écriture picturale épingle en toile de fond pour on ne sait quel dépaysement topographique. Evoquant un monde éloigné dans le temps et l'espace, ils ont suffisamment d'ironie et d'ambivalence pour inscrire dans les compositions, à la fois, une méditation sur les ruines, une spéculation sur des incidents géologiques et une réflexion sur une civilisation se désagrégant comme son architecture. De sorte que le visible, gangrené par son doute, progresse de toile en toile de manière contradictoire en demandant de difficiles déchiffrements.

Chaque toile, ouverte à l'errance de l'imaginaire, construit un lieu de la démesure où les signes assemblés machinent dans l'illusion, l'absurde, le non-sens en dénonçant avec ironie l'image dans l'image. C'est d'ailleurs cette distance tant ludique que critique qui conduit fréquemment GIAI-MINIET à rendre visible l'exil des formes en fixant les moments où l'espace mental et l'espace du monde se contredisent, et se pensent en se ressemblant.

Ainsi, l'utilisation répétée du masque à gaz pourrait dater les compositions en y laissant les stigmates d'une mémoire historique, si des jeux de bascule entre le nommable et le non-crédible, entre le familier et l'étrange n'engendraient finalement une fiction qui ne saurait se préciser que par de faux points de repère. Ici, la précision figurative entraîne obligatoirement un dépaysement d'autant plus efficace qu'il ne s'accomplit pas selon les règles du fantastique. La trivialité des objets convoqués sur les surfaces, leur neutralité relèvent d'un regard d'entomologiste et non d'un regard de voyant. Cependant, malgré la banalité voulue des éléments de l'inventaire, une menace, nourrie par toutes les peurs anonymes, s'inscrit en filigrane des compositions. Une menace qui, redevable à l'illogisme des montagnes, aux stratégies de déconstruction anecdotique, offre à la raison des éclipses où s'émiette la réalité, où la fiction elle-même se dérègle.

Sous couvert d'insolence mordante et d'humour décapant, GIAI-MINIET s'emploie à réveiller en nous le besoin de l'inquiétude et du doute. En peignant une humanité dont l'assiduité au ridicule et à l'absurde est le plus sûr garant d'asservissement à une histoire qui, du point de vue de la logique ou de la morale, comme on voudra, est finalement injustifiable, il projette dans un futur qui a laissé moisir ses chances une expérience planétaire dont les échecs ont plus d'une fois permis à l'humanité de faire son entrée dans l'irrationnel. Mais peut-être qu'après tout, si nous n'avons la possibilité d'exagérer nos maux par les moyens de l'imaginaire créateur, demeurerions-nous incapables d'espérer de l'avenir.

Anne TRONCHE  
Catalogue de l'exposition Gaii-Miniet,  
Galerie Jean-Claude Riedel, 1980